

Pipilotti Rist De moi à vous, de vous à moi

Jean-Paul Larivière

Volume 44, numéro 179, été 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/53050ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (imprimé)

1923-3183 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J.-P. (2000). Compte rendu de [Pipilotti Rist : de moi à vous, de vous à moi]. *Vie des arts*, 44(179), 41–43.

De moi à vous, de vous à moi

Jean-Paul Larivière

PIPILOTTI RIST A INVESTI LE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL. DU MOINS LE VÉNÉRABLE ÉDIFICE QUI ABRITE L'ART ANCIEN. ESCALIER, PLAFOND, COLONNES, VERRIÈRE, MURS DES SALLES SONT IMPRÉGNÉS DES IMAGES DE L'ARTISTE SUISSE QUI, À L'INVITATION DE STÉPHANE AQUIN, CONSERVATEUR DE L'ART CONTEMPORAIN, SIGNE SA PREMIÈRE EXPOSITION EN AMÉRIQUE DU NORD. IL S'AGIT D'UNE PRODUCTION QUI SE POSITIONNE À MI-DISTANCE ENTRE L'INTERVENTION *IN SITU* ET UNE SUITE D'INSTALLATIONS FONDÉES SUR DES PROJECTIONS VIDÉOGRAPHIQUES RÉALISÉES ENTRE 1993 ET 2000.



Installations: *La chambre et je n'ai jamais enseigné à Buffalo*
Avec le concours de l'artiste, de la galerie Hauser & Wirth,
Zurich, et de la Lubring Augustine Gallery, New York



Verrière du Musée des beaux-arts de Montréal décorée de fleurs mauves

Pipilotti Rist en personne, par écrans interposés bien sûr, accueille les visiteurs dès les premières marches du majestueux escalier du Musée. En guise de préambule, trois moniteurs placés sur les marches proposent une sorte de florilège de séquences montrant l'artiste préparant ses installations. La caméra a capté les essais, erreurs, réflexions de l'artiste que traduisent des images muettes volontairement tremblotantes, floues, mal cadrées. Cependant, le visiteur, interpellé par ces premiers moniteurs, se demande s'ils font partie de l'exposition et, à tout hasard, se penche pour observer quelques moments du processus de création de l'invitée du Musée. Impossible pour lui de s'attarder sous peine d'encombrer le passage, et puis, les moniteurs sont petits

Le centre d'artistes Oboro (4001, rue Berri, à Montréal) a présenté, du 13 mai au 11 juin 2000, une sélection de monobandes vidéo de Pipilotti Rist. Il s'agit en fait de vidéoclips où l'artiste se livre à des jeux plus ou moins heureux de provocation, de montage électronique quasi aléatoire. Ces bandes n'ont pas du tout la structure et encore moins la construction de celles présentées au Musée des beaux-arts de Montréal.

et obligent le visiteur à des contorsions. De toute façon ces *rushes* donnent peut-être un avant-goût de ce qui va suivre mais ne déflorent rien et ne trahissent personne, pas même Pipilotti Rist qui manifeste ainsi d'entrée son omniprésence: avant tout, l'exposition ne s'intitule-t-elle pas *Pipilotti Rist*?

Regardez en haut. Une fois les marches gravies, un coup d'œil en l'air et, surprise, des fleurs mauves aux amples pétales, des lianes et une végétation luxuriante peintes sur les vitres opacifient partiellement la verrière d'où descend avec discrétion la lumière — qui la remarque? — des rayons du jour. Cette intervention exagère le caractère ornamental de l'architecture du Musée. Joli clin d'œil.

C'est un voyage de Gulliver avec les yeux d'Alice au pays des merveilles que Pipilotti Rist invite ses visiteurs à accomplir. Dans ses installations, l'artiste propose une réflexion qui a pour double foyer les notions de grand et de petit et dont l'intérêt (et parfois le plaisir) tiennent essentiellement aux contrastes d'échelles et aux effets de disproportion. Voyage en quatre ou cinq escales dans le sens contraire des aiguilles d'une montre.

LAQUARIUM OcéAN

L'œuvre *Sip My Ocean* (*Sirote mon océan*) est constituée de l'ingénieuse projection d'images de fonds marin qui s'interpénètrent dans l'un des angles que forment deux des murs de la première salle. Ce dispositif réduit la mer aux dimensions d'un gros aquarium cubique de 2m d'arête environ où se baigne l'artiste. Certes elle est à l'étroit mais elle se contorsionne parfois avec autant de bonheur qu'un fœtus dans le ventre de sa mère. Évidemment, c'est Pipilotti Rist qui occupe l'espace mais elle invite son spectateur à vivre, à son gré, le fantasme d'un retour au lieu d'avant sa naissance ou bien le cauchemar du naufragé englouti dans l'océan et désespérant d'en sortir. Car telle se dessine l'étrange ambiguïté du jeu avec l'espace, jeu

du type «de deux choses l'autre»: soit l'espace vous absorbe et vous réduit à rien (dissolution), soit vous l'habitez si parfaitement qu'il fait corps avec votre corps dans une sorte de fusion infinie (les vidéos sont en boucle), soit vous demeurez observateur du jeu et vous n'y entrez pas. Dans le dernier cas, les images de Pipilotti Rist sont pour vous de pures images psychédélics dont les effets vous laissent indifférents, vous paraissent agréables ou ennuyeux ne serait-ce qu'à cause de leur répétition.

Dans la salle suivante, vous avez failli marcher (peut-être même avez-vous vraiment marché) sur le minuscule écran dont les contours ne dépassent pas ceux d'un œil de cheval coincé — mais que diable fait-il là? — entre deux lattes du plancher. Cette fois, il faut vous accroupir pour distinguer une Pipilotti Rist nue, les cheveux dressés sur la tête, les bras levés vers vous. Elle réclame à cor et à cri votre aide pour sortir du puits étroit et profond où elle a dû tomber. Des flammes montent autour d'elle. L'image de l'enfer et de son stéréotype, le cratère d'un volcan en éruption, ne saurait être mieux rendue. Elle justifie le titre de l'œuvre: *Selfless in the Bath of Lava* (1994). Or, le bon géant Gulliver que vous incarnez à votre corps défendant ne peut rien pour sauver cette Alice lilliputienne. En concentrant l'expression de la détresse dans une projection sur écran miniature, l'artiste vise le cœur du visiteur. Est-il insensible à la douleur? Non certes. Néanmoins, il finit par s'éloigner pour gagner l'installation suivante. Elle s'intitule *Femme de pluie* (*I Am Called a Plant*).

LA CONSCIENCE : BONNE ET MAUVAISE

La scène se passe dans une cuisine équipée d'un évier, d'un lave-vaisselle, d'un réfrigérateur, d'une machine à laver le linge. Ces appareils blancs sont alignés côte à côte au pied d'un vaste mur-écran blanc. Sur toute la largeur et toute la hauteur de ce mur d'environ 5 m sur 4 m, une double projection vidéographique présente une femme nue — est-ce Pipilotti Rist? Elle repose immobile



NOTES BIOGRAPHIQUES

NÉE À RHEINTAL, EN SUISSE, EN 1962, PIPILOTTI RIST TIEN SA PREMIÈRE FORMATION DE L'INSTITUT DES ARTS APPLIQUÉS DE VIENNE. ELLE A APPRIS LA VIDÉO À L'ÉCOLE DU DESIGN DE BÂLE. VIDÉASTE, MUSICIENNE, CONCEPTRICE D'INSTALLATIONS VIDÉO, ELLE A TRÈS VITE CONNU UN GRAND SUCCÈS EN EUROPE OÙ ELLE A PRÉSENTÉ UNE CENTAINE DE SES RÉALISATIONS. CES ŒUVRES ONT ÉTÉ COURONNÉES DE PRIX PRESTIGIEUX: LE PREMIO 2000 DE LA BIENNALE DE VENISE (1997), LE PRIX DE LA BIENNALE DE KWANGJU, LE PRIX WOLFGANG HAHN DU MUSÉE LUDWIG DE COLOGNE (1999). EN AVRIL 2000, ELLE A INAUGURÉ LE PROJET D'ART PUBLIC SUR LE GRAND ÉCRAN DE TIMES SQUARE À NEW YORK AVANT DE MONTER SA PREMIÈRE EXPOSITION EN AMÉRIQUE DU NORD AU MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL.

sur un lit de verdure où coule (en surimpression) une rivière. La symbolique saute aux yeux: la consommation domestique (individuelle ou familiale) draine à elle seule tout un cours d'eau. N'est-ce pas disproportionné? Et si la rivière était humaine, n'aurait-elle pas le corps d'une femme? Voilà la question qui coule de source n'est-ce pas? Elle s'insinue dans la (mauvaise) conscience du regardeur plus que jamais voyeur devant la nudité de la femme-rivière offerte à la curiosité, mais justement cachée dans les replis géographiques et suggestifs (seulement suggestifs) de ses formes d'autant plus soustraites aux regards de convoitise qu'elles sont démesurément agrandies. Et puis, quel regret de voir tant de pureté inéluctablement condamnée à finir dans le tourbillon du goulot d'un évier de cuisine. Ra fraîchissante Pipilotti Rist!

Pipilotti Rist use de la vidéo (caméra et écran) comme d'autres artistes du papier et du crayon, de la toile et du pinceau. Elle se permet, au cœur de son exposition, une critique et de son médium et de son langage. Son œuvre apparaît alors comme un commentaire critique de l'espace et du temps vidéographiques. Exactement, par exemple, comme toute grande œuvre d'un peintre constitue un commentaire critique de l'espace pictural. Que reproche donc Pipilotti Rist à l'écran de télévision ou à l'écran du terminal d'ordinateur? Réponse: la fascination qu'il exerce, son pouvoir hypnotique, son omniprésence, son omnipuissance. Implicitement, elle retourne ses reproches contre les pratiquants de la religion cathodique, elle dénonce leur dépendance et leur extrême dévotion. Comment? Elle a tapissé les murs de la salle centrale de son exposition avec des photomontages numériques montrant des scènes quotidiennes banales de téléspectateurs ravis à leur poste de télévision, d'usagers d'ordinateurs en quasi-symbiose avec le rayonnement de leur moniteur; au centre de la salle, un fauteuil et un canapé surdimensionnés, sans doute destinés à accueillir des géants, montrent combien une lucarne aussi minuscule qu'un écran de télévision peut

asservir les constitutions les plus solides — et pourquoi pas alors les habitants de toute la planète? Le réseau internet ne s'érige-t-il pas comme le passage obligé de toute communication en exigeant que tout individu adopte le truchement d'un écran pour parler, pour exister? Ainsi, avec une économie de moyens remarquable, l'artiste parvient-elle à piéger complètement le visiteur mais, cette fois, dans les rets de l'inextricable filet des médias électroniques. L'oppression est garantie.

COMME AU CINÉMA

Le moi de Pipilotti Rist s'impose à nouveau dans *I couldn't Agree With You More* (1999), une double projection vidéographique où le visage de l'artiste occupe tout le mur-écran. La caméra tourne autour de l'artiste qui se définit comme le centre du monde. Mais c'est la part obscure d'elle-même qu'elle surprojette sur son front pour montrer que derrière le visage de convention apparemment neutre d'une femme se promenant dans un centre d'achats, se manifeste une sarabande de fantômes sexuels: on voit ainsi des personnages vêtus de lanières de cuir noir courir dans les rues ou se livrer aux plaisirs d'une orgie. Plus que les autres vidéos, le déroulement narratif de *I couldn't Agree With You More* fait appel à un montage propre à un film de fiction.

Le cinéma: la prochaine étape de la carrière de Pipilotti Rist? C'est aussi ce que suggèrent les installations qui bouclent le circuit de l'exposition: *Extrémités (molles, molles)* et *Cerveau de banlieue* où, sur un écran encastré dans une maison miniature, on voit l'artiste, au volant d'un camion, laisser aller ses pensées pendant que défile, en arrière-plan, le paysage urbain. On l'entend donc penser des phrases du genre: « Il y a des réparations à faire », « Il faudrait que je m'arrête pour acheter du lait », « Le printemps est en retard, cette année », « Pourquoi m'a-t-il demandé cela? » Comme au cinéma.

L'exposition de Pipilotti Rist au Musée des beaux-arts de Montréal constitue une belle surprise. Cette artiste offre enfin, semble-t-il, à l'art vidéographique de s'inscrire formellement au sein des arts plastiques. En effet, ses productions forcent ceux qui les regardent à s'interroger sur leurs liens avec l'espace: questions propres aux arts visuels. Elles les forcent à situer leur vie en regard de l'écoulement du temps: questions propres à la littérature et à la musique. Enfin, elle fait entièrement œuvre d'artiste par



Selfless in the Bath of Lava
Moniteur à cristaux liquides
Avec le concours de l'artiste, de la galerie Hauser & Wirth, Zurich, et de la Luhring Augustine Gallery, New York

l'ironie plutôt douce de ses propos où transparait une compassion pour l'humaine condition qu'elle prend chaque fois la liberté d'incarner sous les traits d'un personnage qu'elle compose autour d'elle-même telle qu'en elle-même et toujours un peu différente. □

PIPILOTTI RIST
MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL
PAVILLON BENAÏAH GIBB
1379, RUE SHERBROOKE OUEST
JUSQU'AU 6 AOÛT 2000